

Marie Cosnay

Une scène

Les gardes boivent les cafés derrière le grillage. Un gars les leur apporte en scooter. C'est la ronde des cafés.

De l'autre côté, les visiteurs attendent, muets.

L'ombre se déplace lentement, ou plutôt le soleil se déplace et transforme, à sa suite, les ombres. Une femme enceinte (Bengladesh) est assise par terre, un peu en retrait. Elle a sorti du sac des croissants au fromage qu'elle distribue aux gamins qui attendent. Des pakistanais, trois afghans, trois congolais.

Elle chante.

Chacun est debout (ombre ou soleil), attend l'ouverture, à ses pieds les courses dans les sacs Lidl.

Le vent qui se lève efface un peu les formes et les énergies immobiles : il faut attendre.

Pas un mot.

Le chemin longe le camp et quand on tourne, à gauche, sur la plateforme de la guérite, les chiens aboient. Ils sont jaunes, dressés à aboyer et à se tenir plein soleil plein vent sur la plateforme.

À trente mètres des murs surmontés des barbelés, au milieu des oliviers, un panneau cuivré annonce que la zone est électrifiée.

À peu près à hauteur des chiens, à une centaine de mètres, une minuscule ferme, enclavée, avec vieil homme, poules et petite fille.

Deux ou trois immenses boutiques de banlieue : tout sur les plantes, les semences et les pots pour plantes vertes. Un ophtalmo, une pharmacie et les fameux bistrots qui servent les cafés à la porte du camp des étrangers.

Les gardes boivent leur café. Ils font semblant de ne pas comprendre ni l'anglais ni les gestes internationaux. On ouvre ? C'est l'heure ; même, l'heure est passée.

Une jeep arrive, cul au portail du camp. Le gardien désigne trois personnes : les trois désignés s'installent à l'arrière. Les portières de la voiture n'ouvrent pas de l'intérieur, les allées blanches de poussière (soleil et vent), entre les blocs grillagés sont interdites. Interdit aussi de s'approcher des grilles, de parler, dans sa langue, à un homme qui après qu'il a quitté son pays, tahrib, exil politique, après qu'il a quitté Syrie, Mali, Niger, Congo, Pakistan, Afghanistan, après qu'il a pris en cachette les risques Frontex, les risques garde-frontière et les risques de la mer, est arrivé ici, Europe, où les policiers arrêtent et les gardiens gardent, dans les camps, durées illimitées cet été, six mois dit-on maintenant – pourquoi six mois puisqu'après je pourrai quitter le pays pour un autre, de l'espace Shenghen et je n'ai qu'une hâte quitter le pays, continuer le voyage ?

Deux mille noyés en avril 2015.

Trois minutes de visite, à un mètre du détenu derrière ses grilles. Au préalable, on a étudié le contenu des sacs Lidl et maintenant on écoute la conversation gênée, le monsieur enfermé porte une serviette sur la tête (soleil) et une couverture sur le dos (froid), on écoute sans la comprendre la conversation gênée : trois minutes, c'est fini.

La jeep repart, revient avec son nouveau chargement d'hommes et de femmes visiteurs. C'est un autre block, ici on vide le contenu du sac. On ouvre les paquets de sucre et de

nutella. On vide les paquets et les pots. Le sucre en poudre se répand à terre. On le ramasse, le verse tant bien que mal dans un sac plastique, qu'on noue. Le sac plastique est crevé. Sac dans un autre sac, vert comme le premier. On palpe chaque orange. Les sacs recomposés sont posés sur la table. On fait venir le monsieur.

D'abord il n'est pas là, la poussière des allées aveugle, la longueur infinie de l'allée, et soudain il est là, il paraît. On lui assigne une place, d'une marque au sol : ici. On installe le visiteur à plusieurs mètres de lui. Le policier est au milieu. Parle, parle, Monsieur, par dessus le policier.

Le policier numéro 2 approche. Il a fini de viser le contenu des sacs, de dépiauter, de faire des premiers de nouveaux sacs de sucre, de nutella, le nutella épais colle aux parois du sac vert. Le sucre qui n'en finit pas de se répandre, malgré les deux sacs qui le portent. On pose le tout aux pieds du monsieur prisonnier, qui est tenu de rester là, dans la marque qu'on lui a fixée, il ne faut pas que les corps approchent.

Le monsieur va bouger malgré les gardiens et les interdictions. Il ramasse les sacs ainsi reficelés, les pose sur la table où le gardien s'est affairé à la recherche d'une lame, une lime, on ne sait pas quoi.

Tu me donnes ça mieux que ça, d'accord ?

Tu ne poses pas la nourriture à mes pieds, d'accord ?

Ce n'est pas correct, tu fais correctement avec moi et avec la nourriture, d'accord ?

Le policier obéit.

La visite se termine. Trois minutes. On embarque le monsieur qui porte ses trois sacs dignement. On l'enferme derrière les grilles.

On enferme aussi les jeunes d'Afghanistan.

Salam.

Ils sont partis faire le tahrib, ont fui l'Afghanistan ou les élections de Kabila, ont affronté la mer dans les canots pneumatiques ou les barques puisque l'Evros, qui est à sec l'été et qu'on pouvait passer à pied, est fermé d'un mur.

Le vent se lève violemment, il hisse une sorte de voile qu'il a, porte le bus qui ramène en ville les visiteurs du camp (une heure et demie de bus, une heure et demie d'attente, trois minutes de visite, une heure et demie de bus retour). Le vent se lève violemment, le vent a la voix rauque, il parle tout le temps, s'introduit dans le bus, soulève la robe de cette dame, les loques de ce monsieur à la casquette qui s'endort en serrant son café dans la main gauche et bientôt le café fait comme le vent, il se répand, pousse des cris perçants, soulève le bus, le café se lève violemment, hisse une sorte de voile qu'il a, pauvre homme, dit le café qui suspend son vol.



Je n'aime pas distinguer la chronique du récit. Distinguer la fiction de l'événement réel, vécu, repérable : celui-là n'est vécu (aperçu, interprété) que parce qu'il prend place dans un système préalable de représentations – donc de fictions.

Ce monsieur, rompant la règle du camp de rétention d'Amygdaleza, refuse la nourriture

que les policiers lui ont rendue, après la fouille, irrespectueusement ; prisonnier, soumis à des règles absurdes, ce monsieur pousse un policier à réaliser sa propre impolitesse ou son aptitude à ne pas se comporter en homme devant un homme.

Le moment que j'ai raconté ici est un moment de réalité, un événement vécu et c'est aussi, même si on n'en fait rien, une scène. C'est une scène pour moi qui regarde et c'est une scène pour les autres protagonistes, même si cette scène renvoie chacun de nous à des images préexistantes, des scénarios, des idées et des présupposés différents. Pour chacun d'entre nous, le moment est exemplaire et tout un système de représentations est convoqué. Chez le monsieur qui proteste, le rapport à la nourriture échangée est infiniment signifiant du rapport entre deux êtres humains, pour moi le moment est remarquable parce qu'il inverse, à partir d'un événement qui peut paraître anodin, les fonctions établies – et peut-être ce moment m'évoque-t-il d'autres exemples, fictionnels ou pas, littéraires ou historiques, de renversements, de coups de théâtre.

C'est une scène et ce n'est pas une image, ce n'est pas un cliché. Dans une scène, il y a du temps. On peut ne pas raconter ou on peut raconter, mais si on raconte il y a des personnages, un dialogue, une durée, une ou plusieurs séquences, un ou des moments culminants, des épisodes, un changement, un épilogue.

Une femme, survivante de l'attentat qui a bouleversé le cours de la vie parisienne au mois de janvier 2015, prend soin de venir préciser, deux ou trois jours après l'événement, auprès de journalistes, les paroles qu'elle a livrées immédiatement après la crise et qu'on a simplifiées ou déformées : les tueurs ne m'ont pas dit, dit-elle : « *lis le Coran* » mais « *si je t'épargne tu pourras lire le Coran* ». Elle ne commente rien – il suffit de l'écouter. Dans le premier cas on avait (ou aurait) une image. La grande brutalité, atroce, collée à la sacralité, en tout cas à la présence en direct du texte sacré. Dans le deuxième cas, comme le précise la dessinatrice, on est au cœur d'un récit, réel et atroce. Je t'épargne, et plus tard, au futur, conséquence de la vie qui t'est laissée, tu liras le Coran.

Le moment est à peine vécu, il est violent et saturé d'images violentes, pourtant la dessinatrice survivante recherche déjà la précision de la grammaire, des temps, des rapports logiques entre les actions ; c'est suggérer que tout est racontable. Tout ne doit peut-être pas être raconté (question d'intérêt, de moment, de délicatesse, de nuances) mais tout, à condition de quitter l'image figée, immobile, immobilisante, peut être raconté.

Existe-t-il, le monde des faits bruts, vécus, réels, immédiatement repérables ? Ces mêmes faits (réels, vécus, repérables) ne sont-ils pas déjà, quand on les vit, les saisit, les repère, bien avant que la fiction ne s'en mêle, des faits saisis dans une habitude de récits – c'est à dire repérés et vécus comme des fictions ? Le fait réel ? Le prendre pour ce qu'il est : une histoire, déjà. Et même atroce, même qui rend muet un temps, même qui rend pour de bon muet, une histoire qu'on pourrait raconter.

Quand au milieu du XIX^e siècle une jeune fille, presque une enfant, voit apparaître, dans une grotte du Béarn, une image, qu'elle désigne d'un pronom démonstratif, *ceci*, il ne peut que s'agir de la Vierge Marie, image qui domine à ce moment-là les représentations.

Quand cette veuve d'un jour pense à préparer le repas qui va suivre les obsèques de son

mari et qu'elle décide, raisonnable, inquiète de conduire dans l'état d'émotion et de fatigue qui est le sien, d'envoyer à sa place chez le traiteur ... son mari, parce qu'il fera ça bien mieux qu'elle, quand cette veuve ne réalise pas tout de suite ce qu'elle vient de dire, nous sommes, récepteurs de cette scène de confusion temporelle, projetés dans une fiction pathétique et cocasse, comique et absurde, où l'espace d'un instant il est possible qu'un homme assiste activement à ses propres obsèques. La fiction ou la science-fiction, en tout cas l'élan qui anime nos récits de fiction ou de science-fiction, anime les faits, les moments vécus, eux-mêmes.

Marie Cosnay, née en 1965 à Bayonne est professeure de lettres classiques, traductrice de textes antiques, et écrivaine. Parmi ses ouvrages : *Villa chagrin* (Verdier, 2006), *Le chemin des amoureux* (Le bruit des autres, 2007), *Trois meurtres* (Cheyne, 2008), *Noces de Mantoue* (Laurence Teper, 2009), *Des métamorphoses* (Cheyne, 2012). Publie également des livres sous la forme numérique chez *Publie.net*.